

L'Avenir selon Teilhard : Entre Vision et Réalité

Les Directions de l'Avenir, le Rythme de l'Évolution, et le Seuil de l'Ultra-Humain

Guillermo Agudelo Murguía

Lorsque Pierre Teilhard de Chardin écrivit *Les Directions et les Conditions de l'Avenir* en 1948, l'humanité sortait de la crise la plus profonde de son histoire. Loin de se réfugier dans le pessimisme, Teilhard identifia de puissantes forces d'évolution qui, d'après lui, conduisaient le monde vers une plus grande unité et une conscience supérieure. Dans le même temps, il avertit que ce mouvement ascendant risquait de s'effondrer si trois conditions fondamentales n'étaient pas remplies : durée, santé et synthèse spirituelle.

Soixante-dix-huit ans plus tard, nous pouvons observer — tantôt avec admiration, tantôt avec inquiétude — ce qui s'est passé. Les orientations décrites par Teilhard se sont concrétisées, parfois à une vitesse surprenante ; pourtant, le déséquilibre entre l'expansion matérielle et le développement intérieur a entraîné des conséquences qu'il avait anticipées avec une clarté remarquable. Le présent essai examine cette trajectoire, la relie au rythme accéléré de l'évolution et aboutit à la question qui donne un sens à tout le reste : le passage vers l'ultra-humain.

Il convient d'évoquer d'emblée l'idée qui sous-tend tout ce qui va suivre. Les trois grandes orientations identifiées par Teilhard se sont largement concrétisées : l'humanité s'est en effet unifiée grâce à l'économie et aux communications, la technologie s'est développée au-delà de tout ce qu'il aurait pu imaginer, et la vision scientifique de l'univers a atteint une ampleur sans précédent. Ce qui n'a pas été réalisé, ce sont les conditions censées soutenir cette avancée. En d'autres termes, le progrès a fidèlement suivi les orientations prévues, mais sans les conditions intrinsèques qui lui auraient permis d'être sain ; et c'est dans cet écart que réside tout le problème.

Chapitre 1 : Les Directions de l'Avenir

1.1 L'unification sociale : orientation nécessaire, parcours interrompu

En 1948, le monde semblait s'engager dans une phase de convergence sans précédent. La création des Nations Unies, la volonté d'éviter une nouvelle guerre, et les efforts de reconstruction laissaient penser que les nations avaient enfin compris la nécessité de coopérer. Pendant un bref instant de l'histoire, il a semblé que l'humanité était prête à se reconnaître comme un tout.

Mais cet espoir s'est vite évanoui. Le rideau de fer a divisé la planète en deux blocs irréconciliables, et la guerre froide a transformé cette tendance à l'unification en une structure d'antagonismes permanents. Et bien que le mur soit tombé, l'unification n'a pas suivi le cours escompté : les nationalismes défensifs, la polarisation interne, la concurrence entre les blocs et les inégalités de la mondialisation ont refait surface.

Il en résulte un paradoxe en matière d'évolution : l'humanité est hyperconnectée, mais profondément divisée. L'interdépendance mondiale ne s'est pas traduite par une intégration des consciences. Nous sommes aujourd'hui confrontés à des défis qu'aucun pays ne peut résoudre à lui seul — changement climatique, pandémies, épuisement des ressources, intelligence artificielle, migrations de masse —, mais la conscience collective n'a pas encore atteint le niveau requis pour y faire face. Nous sommes, certes, unis par l'économie et la technologie, mais pas en esprit.

1.2 L'expansion technologique : avancées extraordinaires, conscientisation insuffisante

Teilhard avait pressenti que la technologie serait l'une des forces déterminantes de l'avenir, mais même lui — capable de pressentir la noosphère — n'aurait pu prédire son ampleur ni sa rapidité. Ce qui n'était alors que des outils mécaniques constitue aujourd'hui un réseau planétaire d'information, d'automatisation et d'intelligence artificielle qui structure toutes les dimensions de la vie. De son point de vue, cela prolonge l'évolution : la technologie est *le bras extérieur de la conscience*.

Le problème n'a pas résidé dans le progrès technique, mais dans le déséquilibre entre sa croissance et le développement intérieur. L'expansion technologique s'est produite, comme il le craignait, sans qu'elle s'accompagne d'un élargissement équivalent de la conscience : une dépendance vis-à-vis de systèmes que nous ne comprenons pas pleinement, un rythme qui fragmente l'attention, des inégalités accrues, des liens humains remplacés par des liens technologiques, et le risque que les machines fonctionnent sans repères éthiques.

L'intelligence artificielle marque un tournant décisif : c'est la première fois que l'humanité crée une forme d'intelligence capable d'influencer ses propres décisions en matière d'évolution. Si la technologie n'est pas intégrée de manière consciente dans un projet de développement humain, elle devient une force qui disperse et fragmente. Nous avons accru la puissance de nos outils, mais pas, dans la même mesure, la qualité de notre conscience.

1.3 L'élévation de la vision : un progrès intellectuel sans maturité spirituelle

La troisième orientation n'était pas matérielle mais intérieure : l'élévation de la vision humaine. À mesure que les connaissances scientifiques s'étendent, disait Teilhard, l'humanité acquiert une compréhension plus profonde de l'unité de l'univers. Sur ce point, la période 1948-2026 confirme pleinement son intuition. Jamais l'horizon de la pensée ne s'est autant élargi : aujourd'hui, nous savons presque comment l'univers est né, comment la vie est apparue, comment fonctionne le cerveau et comment la matière est structurée, de l'infinitésimal à l'immense.

Pourtant, l'élargissement de notre vision ne s'est pas accompagné d'un élargissement proportionnel de notre intériorité. Nous en savons davantage, mais nous ne comprenons pas nécessairement mieux ; nous avons une meilleure image du cosmos, mais pas une conscience plus élevée de notre place en son sein. La crise climatique, la désinformation, la polarisation sont les symptômes d'une vision vaste mais superficielle : nous voyons beaucoup, mais comprenons peu. La noosphère est devenue un réseau explosif d'informations, mais pas encore une sphère unifiée de compréhension. Nous possédons la vision nécessaire pour comprendre notre destin, mais pas encore la conscience propre à l'assumer.

Chapitre 2 : Les Conditions de l'Avenir

2.1 Condition de durée : ne pas épuiser la Terre

La première condition est la plus élémentaire : l'humanité ne peut poursuivre son évolution que si elle assure sa propre pérennité biologique — c'est-à-dire si elle ne détruit pas les fondements matériels qui lui permettent d'exister. Teilhard a emprunté cette idée à Fairfield Osborn et à son ouvrage *Our Plundered Planet*, qui dénonçait le pillage du capital naturel : sols, forêts, eau douce, vie marine et énergie accumulée au fil de millions d'années.

La réalité qui a suivi a confirmé cet avertissement avec une précision alarmante. Depuis 1948, la demande en énergie s'est multipliée de manière considérable, les combustibles fossiles sont devenus le fondement du système économique, les sols se sont dégradés, le prélèvement d'eau a dépassé la recharge des aquifères, et de nombreux écosystèmes ont franchi des points de non-retour. Malgré les progrès réalisés dans les domaines de l'énergie solaire, éolienne et nucléaire, le monde n'a pas réussi à se libérer de sa dépendance au carbone, et la transition énergétique arrive tardivement, sous la pression de l'effondrement climatique. En somme, la première condition n'a pas été remplie : assurer la pérennité aujourd'hui signifie autant restaurer la Terre que progresser, car aucune évolution n'est possible sur une planète épuisée.

2.2 Condition de santé : équilibre de l'organisme collectif

La deuxième condition ne fait pas référence à la simple survie physique, mais à la santé globale de l'humanité en tant qu'organisme collectif. Teilhard utilise ici le terme « eugénisme », mais pas dans le sens négatif qu'il a acquis au XX^e siècle — plutôt dans son sens étymologique : les conditions qui permettent le bon développement de l'être humain. Ce qui le préoccupe, c'est l'équilibre, et non l'élimination ; cela n'a rien à voir avec la sélection ou le contrôle des individus.

Du point de vue de l'évolution, la santé dépend d'un environnement physique compatible avec la vie, d'un équilibre social permettant l'épanouissement intérieur, et d'une relation durable entre la population et les ressources. Pour Teilhard, une humanité en bonne santé est celle dont la croissance démographique ne dépasse pas celle de sa conscience. Le diagnostic de 2026 est préoccupant : tensions entre les pays, polarisation interne, anxiété collective, dégradation écologique, inégalités croissantes et surabondance d'informations. L'humanité dispose de plus d'énergie que jamais, mais elle ne parvient pas à l'organiser, ce qui, pour Teilhard, est le signe le plus évident de la maladie de l'organisme planétaire.

2.3 Condition de synthèse : nécessité d'un centre unificateur

On peut formuler la troisième condition ainsi : pour guider ses actions, l'humanité a besoin d'un projet commun, d'une vision partagée de sa place dans l'évolution et d'un sens de sa responsabilité planétaire. Cela implique de reconnaître l'interdépendance, d'adopter une éthique planétaire, de développer une profonde conscience écologique et de faire preuve d'une volonté de coopérer au-delà des intérêts immédiats. Il ne s'agit pas d'inventer une nouvelle croyance, mais de faire mûrir la conscience collective afin de coordonner l'immense énergie que l'humanité a déclenchée.

Teilhard affirme que cette synthèse n'est pas une utopie, mais une nécessité biologique : sans centre de cohésion, l'espèce risque de se désintégrer sous son propre poids. C'est pourquoi la synthèse est à la base des deux autres conditions : sans synthèse, il n'y a pas de santé ; et sans synthèse, la durée est impossible ; sans synthèse, l'évolution se transforme en entropie.

Chapitre 3 : Le Rythme de l'Évolution

Voilà pour le diagnostic. Mais il existe une raison sous-jacente pour laquelle ce siècle, et aucun autre, s'avère décisif. Elle tient au rythme même de l'évolution.

Quand on observe l'histoire de la vie avec du recul, ce qui ressort, ce n'est pas la variété des formes, mais la vitesse à laquelle elles se succèdent. La vie est apparue il y a environ trois milliards huit cents millions d'années ; les premières cellules complexes, il y a un milliard cinq cents millions d'années ; les vertébrés, il y a cinq cents millions d'années ; les mammifères, il y a cent soixante-dix millions d'années ; les primates, il y a cinquante-six millions d'années ; les hominidés, il y a six millions d'années. Si l'on écrit ces chiffres les uns sous les autres, on ne constate pas une répartition régulière, mais une accélération : chaque nouveauté majeure surgit dans un intervalle plus court que la précédente. L'évolution ne progresse pas à un rythme constant ; elle s'accélère, et elle s'accélère selon ce qui semble être une loi.

Cette régularité a été observée sous différents angles. José Díez Faixat a remarqué que les grands bonds en avant se produisent selon une progression similaire à la série harmonique d'un instrument de musique, comme si la matière portait en elle un tempo. L'astrophysicien Eric Chaisson, quant à lui, a proposé de mesurer la complexité de tout système par la densité d'énergie libre qui le traverse ; et lorsqu'on applique cet indice aux grandes étapes de l'évolution, la croissance de la complexité coïncide, à plusieurs égards, avec la suite de Fibonacci qui régit tant de motifs dans la nature. Plutôt que de lois bien établies, il s'agit là d'observations qui incitent à la réflexion ; mais deux perspectives indépendantes convergent dans la même direction : l'évolution n'est pas un parcours aléatoire, mais elle est régie par un rythme qui se superpose au caractère aléatoire des mutations.

Cette régularité a une conséquence dérangeante. Si la complexité augmente de cette manière et que les intervalles se raccourcissent, la courbe reliant les points tend vers une hyperbole ; or, une hyperbole poussée à l'extrême conduirait à une croissance infinie en un temps fini — chose que rien n'indique dans la réalité physique. Nécessairement, à un moment donné, un point d'inflexion doit apparaître : un moment où la croissance s'arrête, change de direction ou s'interrompt. Si l'on projette cette courbe dans l'avenir, ce point d'inflexion se situe aux alentours de notre propre siècle. Il ne s'agit pas d'une prédiction précise, mais d'une conséquence géométrique : elle ne dit pas ce qui va se passer, mais qu'il va se passer quelque chose.

Ce qui est remarquable, c'est que différentes voies convergent vers ce seuil. Le calcul thermodynamique de Chaisson le situe vers l'an 2100. Jürgen Schmidhuber, s'appuyant sur la théorie de l'information, part d'une date future et, en divisant chaque intervalle en quarts vers le passé, reconstitue avec une précision surprenante les grandes étapes de l'histoire évolutive et culturelle, situant le point de rupture vers le milieu de ce siècle. Et Teilhard, sans donner de date, affirme que l'être humain est appelé à évoluer vers un état supérieur. Trois traditions différentes — l'une thermodynamique, l'autre algorithmique et la troisième philosophique — aboutissent au même résultat. Une convergence aussi large ne peut plus s'expliquer par le hasard.

Chapitre 4 : Le Seuil constitué par l'Ultra-Humain

Il existe une observation qui donne tout son sens à ce qui précède. Si l'on relie l'enchaînement des grands bonds en avant, on constate que l'augmentation de la complexité ne se limite pas à un simple renforcement de la structure matérielle : chaque bond a impliqué, simultanément, un enrichissement de la conscience. La cellule perçoit davantage que la molécule ; le vertébré, davantage que l'invertébré ; le mammifère fait l'expérience d'un monde plus riche que le reptile ; le primate, davantage que le mammifère ; l'être humain, davantage que le primate. Et au sein même de l'espèce Homo, la conscience n'a cessé de s'approfondir, des humains archaïques aux humains modernes, des civilisations anciennes à celles de l'ère de l'information. Chaque étape de l'évolution a également constitué un progrès dans la capacité à expérimenter et à savoir que l'on sait.

Si la courbe se poursuit — et c'est là que Teilhard devient indispensable —, le prochain bond en avant devra être un nouvel élan de conscience. Pas seulement plus d'intelligence, pas seulement plus de capacités techniques, pas seulement plus d'informations disponibles : la conscience. L'ultra-humain dont parle Teilhard n'est pas un humain plus rapide ou mieux connecté, mais un humain plus éveillé. Le point d'inflexion qui approche, si la ligne évolutive se maintient, devrait marquer un changement dans la qualité même de l'expérience, et non pas simplement dans ses capacités externes. La conscience n'est pas un sous-produit accessoire de l'évolution : elle en est la finalité. Ce que la courbe poursuit depuis des milliards d'années, c'est de devenir plus consciente d'elle-même.

C'est ici que la boucle se referme avec le diagnostic posé dans les premières parties. L'ultra-humain ne viendra pas de lui-même. Les trois conditions identifiées par Teilhard — la durée, la santé et la synthèse — sont précisément celles que nous n'avons pas encore remplies, et elles constituent la porte par laquelle ce bond de conscience pourra se produire, ou non. L'accélération nous a amenés au seuil ; mais le franchir pour aller vers l'ultra-humain, plutôt que vers la dispersion, dépend de l'expansion intérieure qui doit enfin rattraper l'expansion extérieure. L'écart entre ce que nous savons et ce que nous comprenons est à la fois le diagnostic de la crise et la condition de la prochaine étape.

Conclusion : Une tâche à laquelle nous ne pouvons échapper

Soixante-dix-huit ans après Teilhard, le tableau est clair. Les orientations qu'il avait identifiées — l'unification sociale, l'expansion technologique et l'élévation de la vision — se sont largement concrétisées ; mais les conditions nécessaires pour les pérenniser — la durée, la santé et la synthèse — n'ont pas été réunies. Il en résulte une humanité puissante mais déséquilibrée, interdépendante mais fragmentée, informée mais

désorientée. Nous nous trouvons précisément au stade que Teilhard redoutait : une planète unie dans les faits, mais divisée dans l'esprit.

La grande leçon de ce parcours est simple : l'évolution ne progresse plus d'elle-même ; elle dépend désormais de nous. Pour la première fois dans l'histoire, la pérennité de l'espèce en tant qu'agent conscient n'est pas garantie par la sélection naturelle ni par l'inertie technique, mais par la qualité de nos décisions. La Terre peut soutenir la vie, mais pas une croissance sans équilibre ; la technologie peut étendre notre champ d'action, mais elle ne peut nous donner du sens ; une conception peut nous montrer la voie, mais elle ne peut pas nous obliger à la suivre.

Le rythme de l'évolution nous a conduits à un seuil, atteint précisément au cours de ce siècle. Ce qui viendra ensuite — il n'y a pas encore de décision en ce qui concerne l'ultra-humain que Teilhard a entrevu, compris comme un saut de conscience et non comme une simple question de pouvoir. C'est, pour la première fois, un choix. Teilhard faisait confiance aux nouvelles générations, non par idéalisme, mais parce qu'elles sont les seules à vivre naturellement dans un monde globalisé et interdépendant et à comprendre, parfois sans avoir besoin de mots, que la survie passe par la coopération, que la synthèse n'est pas une utopie mais une nécessité.

Dans ses lettres écrites pendant la guerre et publiées par la suite sous le titre de *Genèse d'une pensée*, il confiait une conviction qui résonne aujourd'hui avec une force renouvelée : l'avenir, écrivait-il, est *plus beau que tout le passé*. En ce sens, *l'avenir ne s'attend pas, il se construit*¹ ; et aujourd'hui plus que jamais, construire l'avenir est un devoir que nous avons tous en commun. Si l'humanité parvient à éveiller la synthèse intérieure qu'il avait pressentie, elle pourra reprendre le chemin ascendant de l'évolution. Sinon, elle courra le risque de devenir une étape interrompue du processus cosmique. L'avenir reste ouvert ; c'est à notre conscience qu'il revient de lui donner une direction.

---:---

¹ Mot de Maurice Blondel (1861-1949), philosophe en relation avec Teilhard.